

## Un nouveau mot, une demande de pardon: mon (humble) impression

Par *Yovan Morin*, enseignant au département de santé animale

« Quel rôle devrait occuper l'enseignement collégial dans le processus de réconciliation avec les autochtones? Tentez-vous "d'autochtoniser" votre enseignement? »

Ainsi était lancé un appel de textes dans le dernier DVV de la part de notre syndicat local.

« *My God!* » fut ma première pensée. Ou plutôt, « Misère! », pour tenter de valoriser notre langue en ces temps de grande, grande disette annoncée par les oracles de Statistique Canada... Disette qui menacerait éventuellement... notre propre existence culturelle... *Anyway*, pardon, « En t' cas ».

Je me suis toujours considéré comme étant un néoprogressiste à saveur punk. Un peu militant, un peu rebelle, un peu marginal: j'écoute d'la musique de (gentils) fuckés, j'adore la satire « dérangeante », limite de bon goût, de deuxième degré, Foglia fut mon maître à penser, j'porte depuis toujours uniquement des Dr. Martens ou des Converse (même si ce sont désormais de futiles accessoires de mode répandus), j'haïiiii les sandales d'homme (j'respecte quand même ceux qui en chaussent), j'suis tatoué d'une image idéologique sur l'épaule droite, j'ai le crâne rasé.

Facilement outré par l'injustice sociale (l'injustice en général), le capitalisme débridé, la richesse outrancière, le (vrai) racisme, le (vrai) sexisme, la (vraie) discrimination injustifiée - pas les fumeuses « microagressions » basées entièrement sur le « ressenti » à l'énoncé de mots ou d'idées, même de faits scientifiques de base « vertueusement » pervertis.

Outré profondément par la destruction de l'environnement, l'« aménagement » de nos grands espaces vierges sauvages - particulièrement dans ma contrée forestière laurentienne avec laquelle je vis en symbiose -, de nos espaces agricoles, leur appropriation par des promoteurs ou des industriels, leur urbanisation, leur saccage, leur pollution.

Bref, depuis que j'ai l'âge de raison - j'ai aujourd'hui 51 ans, j'suis de la génération X - je pense être un gars d'la gauche (plus ou moins modérée): pas mal écolo, pas trop porté sur l'argent, qui sait faire preuve d'autodérision, pourvu d'un bon (et décapant) sens de l'humour, syndicaliste convaincu à ses heures, social-démocrate, nationaliste (doux; pas facho pour une cenne, malgré mon crâne rasé et mon tatouage idéologique), même séparatiste.

Quand même très, très ouvert sur « l'autre » - surtout s'« il » est unijambiste, pieux, velu et en surpoids, j'sais pas trop pourquoi (c'est u-ne blague) -, sans pour autant « "le" célébrer » béatement. Aussi très, très ouvert sur le monde et bien sûr... toujours prêt à défendre « la veuve et l'orphelin » (particulièrement s'ils sont de pieux unijambistes enrobés à la pilosité assumée...). Animé par un seul et unique dogme: vivre et laisser vivre, à l'intérieur de nos balises sociétales - puisqu'il y a toujours des limites.

Je pense être un néoprogressiste éclairé, tempéré, tolérant, universaliste, humaniste (bonjour monsieur B.), rationnel, pragmatique, résilient, fier et vaguement agnostique, donc... de « la vieille école »; celle datant chez nous, au Québec, de la Révolution tranquille. Je ne suis pas trop extrême et j'abhorre toute forme de puritanisme exalté, de droite, comme... de gauche.

Tout ce préambule aux relents d'Elvis Gratton dans l'avion en route vers Santa Banana pour vous dire que me faire poser cette question par notre syndicat; cette question « dans l'air du temps » au sein d'une branche émergente de néoprogressistes (que Patrick Lagacé qualifiait tout récemment d'« hyperprogressistes » dans l'une de ses chroniques publiées dans La Presse. Moi je dis qu'ils sont des néopuritains); cette question s'inspirant fortement des courants idéologiques radicaux noyant la gauche « intellectuelle » américaine - au mieux l'anglo-saxonne (à part mon bon ami et collègue Jeff) de notre « (pluse) beau grand pays » - me laisse dubitatif. Et me fâche. Pas trop quand même, j'ai la sagesse de l'âge...

Quelle ignorance, quel déni de sa propre Histoire, qui n'est pas du tout la même, entre autres en ce qui concerne nos relations avec les autochtones, que celle de nos concitoyens du Canada anglo (le ROC) et des É.-U. Pas plus qu'elle n'est la même que celles de la France et du Royaume-Uni.

C'est une insulte envers nos ancêtres, envers mes ancêtres, que je connais bien ayant fait une étude informelle exhaustive de mes deux lignées généalogiques parentales l'été dernier. J'avais du temps à occuper... Ce fut très instructif, et fascinant.

J'suis d'la douzième génération en nos terres côté paternel. Ma première parente purement néo-française en ligne directe, Hélène Desportes, est citée dans le testament de Samuel de Champlain en tant que l'une de ses héritières. Elle serait le premier bébé né de parents européens en Nouvelle-France ayant survécu et était la filleule d'une autre Hélène, celle qui fut la femme de Champlain. Elle était de plus la nièce d'Abraham Martin (les plaines d'Abraham...), dont la femme était la sœur de sa mère.

Elle fut aussi la veuve de Guillaume Hébert, fils de Louis Hébert et Marie Rollet, mort subitement à Québec en 1639, avant de marier mon aïeul néo-français initial, Noël Morin, arrivé de France entre 1632 et 1639, charron de métier, éventuellement investi seigneur de Saint-Luc (fief de la paroisse de Montmagny). Hélène pour sa part agissait en tant que sage-femme à ses heures.

Sans blague.

J'suis de la dixième génération côté maternel, dont mes ascendants directs vécurent longtemps dans la vallée du Richelieu, entre autres dans le coin de Saint-Charles. Ils y étaient en 1837-38... Mes aïeux de l'époque se marièrent d'ailleurs dans l'église de Saint-Charles à l'été 1838, quelques mois seulement après les événements historiques tragiques que l'on sait y ayant eu lieu.

Mon arrière-arrière-grand-père paternel, en tant que maire de L'Islet, contrée rurale de ma famille dans le Bas-Saint-Laurent jusqu'à ce que mon père la quitte pour aller étudier à l'université, a dénoncé ouvertement, avec plusieurs autres de ses collègues, notables et simples citoyens canadiens-français, la pendaison de Louis Riel en 1885. Demandant par écrit au premier

ministre du Canada, (Sir) John A. Macdonald, qu'il soit gracié. Pour demeurer dans la thématique...

(Macdonald, dit Sir, leur aurait répondu: « Il sera pendu, même si tous les chiens du Québec aboient en sa faveur. » Gentil personnage... sensible, tolérant, inclusif, prodiversité et tout...)

Je vous épargne les autres pans de mon histoire familiale (palpitante), dont je suis des plus fiers. Qui de surcroît ne fut pas toujours facile pour mes aïeux et leurs contemporains: abandonnés par la France, trucidés par la Grande-Bretagne, heureusement sauvés par leurs alliances avec les autochtones. Pour rester dans la thématique...

Soumis, appauvris, abrutis, sous-éduqués, dénigrés, humiliés, endoctrinés - salement -, manipulés - outrageusement... Enfermés dans des usines de misère, dans des campagnes rocailleuses faméliques, des camps de bûcherons insalubres... Menacés perpétuellement par la malnutrition, la maladie et la mort prématurée sous toutes ses formes, infantile avant tout... Inhumés pour certains dans des fosses communes anonymes, sans aucune sépulture puisque trop pauvres pour se payer des obsèques dignes de ce nom (cas entre autres de l'une de mes tantes maternelles, morte en bas âge dans la misère au début des années 1950. Elle est enterrée quelque part dans le cimetière de Sainte-Madeleine)...

Voués à... l'effacement. Au mieux, à porter l'eau...

Je trouve que cette ignorance et ce déni crasses font aussi preuve d'une certaine forme de... racisme envers nos concitoyens d'origine autochtone. Au moins de condescendance, de victimisation, de fausse bienveillance, de clichés, de folklorisation, de paternalisme et d'infantilisation à leur endroit. Ce que je qualifierais de « racisme de gauche », ou de « racisme vertueux ». Ce qui, comme la discrimination dite « positive », n'est pas plus acceptable à mes yeux.

Nous (ne) sommes tous (que) des (de simples) humains, teintés plus ou moins profondément par des qualités et des défauts communs. Nous provenons tout un chacun, à la base, du continent africain. Ne l'oublions surtout pas. Jamais. Peu importent les circonstances.

Ici, au Québec, nous sommes officiellement tous égaux. Nous possédons tous les mêmes droits et avons tous accès aux mêmes privilèges. Nonobstant la couleur de sa peau, ses origines, son sexe, son genre (son non-genre), son orientation sexuelle (sa non-orientation sexuelle), sa culture (son inculture), ses (non-)croyances religieuses, ses mœurs, ses coutumes, sa langue parlée à la maison, son affiliation politique, sa richesse monétaire, son statut social, ses capacités physiques, intellectuelles, son Histoire, l'époque de son arrivée en Amérique, ses conflits plus ou moins lointains dans l'espace-temps, plus ou moins larges, plus ou moins sanglants.

Ce n'est pas parfait, non, il y aura toujours des exceptions à la règle (dont l'une bien connue qu'administre depuis plus de cent ans notre gouvernement fédéral. Pour demeurer dans la thématique...), des situations injustes, intolérables, ingérables, des anicroches, des « crottes sur le cœur » et... des « moutons noirs », puisque l'on ne vit pas dans un monde angélique. Ce qui était d'autant plus vrai en ce qui concerne nos courageux ancêtres.

Nous devons aussi toujours faire preuve de certains compromis (socialement acceptables) inhérents à la vie en société, puisque tous ne la voient pas de la même façon.

Notre société québécoise en est quand même une dont on se doit d'être des plus fiers. En bonne partie grâce à ses choix passés, ceux faits par nos prédécesseurs, depuis l'époque de Samuel de Champlain (le gars dont j'étais tantôt, pas le pont) jusqu'à la nôtre. Choix ayant été faits pas toujours dans des circonstances faciles.

Notre société est éduquée, ouverte, accueillante, respectueuse, libérale, terre-à-terre, non rancunière, paisible, joyeuse, festive et sûre d'elle-même. Elle est *cool*. Ah, *shit!*... Re-*shit!*... Ah, et puis *fuck!* Que voilà une exception à une autre règle, celle de la promotion du français au Québec, qui démontre que l'on peut quand même aller de l'avant malgré tout, en tout respect de notre culture, dont la langue est par la force des choses parsemée de quelques (plusieurs) patois anglophones. Ce qui nous définit un peu plus. Nous enrichit.

L'autodénigrement, l'autoflagellation injustifiée, la reconstruction de notre Histoire avec ses lunettes du moment présent, l'oubli de son passé, de ses accomplissements, de ses propres souffrances, de ses valeurs, de ses mœurs, de ses traditions, de son identité, leur déni, ne peuvent, il me semble, mener qu'à la polarisation de notre société, à sa fragmentation. Au sectarisme, à la hargne, même... à la haine généralisée.

...

Vous aurez compris que l'idée d'« autochtoniser » mon enseignement ne m'a jamais, mais alors là jamais, même juste effleuré l'esprit. Vous aurez compris que je ne vois pas du tout l'utilité de se pencher sur le rôle que pourrait occuper l'enseignement collégial dans le processus de réconciliation avec les autochtones.

Ces concepts idéologiques néopuritains que je trouve personnellement hypocrites et contreproductifs (au mieux, naïfs) ne nous appartiennent pas.

En reconnaissant quand même toujours nos concitoyens d'origine autochtone et leurs réalités leur étant propres au sein de la nôtre, formant notre communauté.

Le simple respect, mutuel, aujourd'hui, maintenant, sans culpabilisation ou victimisation, décontracté, en toute assurance, entraide et respect de soi-même.

Voilà, je pense, la seule attitude à maintenir.

Comme nous le commanda d'ailleurs notre bon ami J.C. en cette simple parole remplie de sagesse, il y a près de 2000 ans: « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » (Jean 13.34 et 15.12)

J'veus l'ai dit plus tôt: j'suis vaguement agnostique.

Yovan Morin  
Enseignant  
Département de santé animale

